

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 6

Artikel: Une partie de jeu : nouvelle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181276>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la sagesse, du beau roman du Compagnon du tour de France, dans lequel George Sand idéalise si admirablement la vie du jeune ouvrier. « Chaque compagnon, a dit quelque part Emile Souvestre, doit faire son tour de France, et, dans cette instructive pérégrination, se trouvant en contact avec un grand nombre de méthodes nouvelles, il dépouille nécessairement une partie de ses préjugés; il s'inspire dans les grands ateliers d'industrie comme l'artiste dans les galeries de Rome ou de Florence; il s'initie de mille procédés ingénieux; il étudie la manière des maîtres, l'imité et l'égale parfois. Peut-être même n'arrivera-t-on à une vaste éducation industrielle qu'au moyen de ces voyages de travailleurs. Ce sera une belle époque que celle où l'on pourra voir, au lieu de ces tristes groupes de conscrits allant livrer leur chair aux boucheries nationales, de joyeuses bandes d'ouvriers traverser les villages, portant dans un mouchoir noué à leur bâton toute leur fortune, toutes leurs espérances, et répétant gaiement leur chanson de métier. Plus tard les pèlerins travailleurs reviendront, rapportant, au lieu de reliques saintes destinées à guérir les maladies de l'âme et du corps, quelque instruction utile, toute puissante pour guérir la plus terrible de toutes les maladies humaines, la misère !... Ils reviendront en rapportant surtout l'oubli des haines nationales, car le prolétaire étranger aura frappé dans leurs mains, il aura sué et chanté, ri et souffert avec eux... »

Les corps d'état et les maîtrises ont existé jusqu'à ces dernières années dans la Suisse allemande. Ils ont lutté pied à pied contre la marche envahissante de la liberté industrielle, et Bâle a été son dernier boulevard. Dès le XII^e siècle nul ne pouvait s'établir comme *maître*, s'il n'avait passé par les degrés d'*apprenti*, de *compagnon* (ouvrier), fait son tour d'*Allemagne*, pour se perfectionner dans son état, et s'il n'avait soumis, à l'examen des *prud'hommes* ou anciens de la tribu (abbaye, *Zunft*) à laquelle il devait être incorporé, d'après la nature de sa profession, un travail de sa façon et un échantillon de son savoir-faire (chef-d'œuvre, *Meisterstück*). A Berne, les quatre corps de métiers principaux étaient ceux des bouchers, des boulangers, des maréchaux et des tanneurs. A Zurich, les tribus réclamèrent de bonne heure une part aux affaires publiques.

Les métiers et l'industrie atteignirent un haut degré de développement dans la première moitié du XV^e siècle. La position élevée qu'occupait dans l'Etat beaucoup de marchands et d'artisans montre le cas qu'on faisait alors du commerce et de l'industrie. Pendant qu'un *orfèvre* représentait Lucerne aux diètes, et qu'un *tanneur* exerçait à Fribourg une influence considérable, dans la paix comme dans la guerre, un *boucher* et un *pelletier* se disputaient la prééminence dans le Conseil de l'Etat bernois, et un *marchand de fer* tenait dans ses mains toutes-puissantes les destinées de la république zuricoise...

Les temps ont bien changé depuis et, quant aux corporations industrielles elles ont reçu un coup mortel à la révolution française; le compagnonnage,

qui lui a survécu assez longtemps, est sur son déclin; les chemins de fer l'ont plus ou moins aboli; ce qui en reste est absorbé par les Sociétés internationales, qui ont fait miroiter aux yeux des ouvriers de nouvelles perspectives et peut-être, hélas ! de décevantes promesses; mais le sort en est jeté, espérons que les classes laborieuses sortiront de ces nouvelles et peut-être bien longues luttes, avec de meilleurs résultats que ceux de la guerre exécrable qui fait la honte de notre époque et le désespoir de populations ruinées et décimées par une politique maudite. Alex. M.

Une partie de jeu.

NOUVELLE

I

De dix-sept ans à vingt-trois, la plupart des jeunes gens ont d'eux-mêmes une très bonne opinion; beaucoup meilleure, je le crois, que lorsqu'ils arrivent dans la vie. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que leur suffisance se manifeste en général sur les sujets qu'ils connaissent le moins. Les parents de tendances religieuses ou austères, — comme l'étaient les miens, — ont l'habitude de tenir la bride serrée à leurs enfants, de sorte que s'il y a en eux quelque exubérance de vie, elle revendique ses droits avec énergie dès qu'une plus grande liberté lui en fournit l'occasion. Un garçon de dix-sept ans, qui n'est jamais sorti seul le soir, et qui se trouve tout à coup maître de lui-même, à cent cinquante lieues de la maison paternelle, se tient infailliblement pour un gentleman d'une grande importance, que son intelligence hors ligne rend parfaitement capable de prendre soin de ses propres affaires.

C'est ce qui m'arriva, et il n'est pas très surprenant que, libre de me conduire comme je l'entendais, moi qui jusqu'alors avais été lié aux cordons du tablier de ma mère, je me sois laissé prendre dans un guépier, — guépier qui, pour le dire en passant, me permit de rendre plus tard un véritable service à de bien chers amis.

Mon père et ma mère habitaient Stork-house, à Clapham, près de Londres; j'étais leur unique enfant et je reçus une éducation soignée à la fois sévère, d'abord de ma mère, puis d'une gouvernante, et plus tard d'un précepteur, car j'étais un objet trop précieux pour être confié à la rude discipline des écoles particulières, et bien moins encore aux durs frottements de la vie de collège.

En dépit de cette éducation solitaire, j'étais fort précoce. Bien que je ne me sois jamais révolté ouvertement, j'avais beaucoup d'entrain, et j'ose dire que je n'étais nullement une poule mouillée. Du reste, tous les goûts virils, que ma mère avait immédiatement réprimés dans mon enfance comme rudes et vulgaires, furent entretenus avec soin, au contraire, par mon précepteur, malgré les obstacles que lui suscitaient les préjugés rigoristes de mes parents, obstacles qui l'empêchèrent pourtant de me donner le bénéfice de plus d'une étude sérieuse et de mainte récréation innocente. Toutefois, dans nos relations en dehors de nos heures de travail, il me faisait part de sa riche expérience d'homme du monde et de parfait gentleman, et ses récits me faisaient soupirer ardemment après le temps où je pourrais en agir à ma guise, loin de la surveillance de papa et de maman. J'avais peu de compagnons de mon âge. Les principaux étaient deux frères, nommés Branston, fils d'un voisin et ami de mon père. Mais la liberté d'action qui leur était accordée élevait bien des barrières entre nous, et le seul résultat positif de nos rapports fut de me donner un désir plus véhément d'apprendre à connaître cette vie délicieuse que leur conversation me dépeignait sous de si vives couleurs. La seule récréation qui me fût permise très libéralement, c'était d'avoir des chevaux; les écuries de Stork-house étaient fort bien

montées, et sous ce rapport je n'avais rien à désirer. Mais qu'on ne s'imagine pas qu'il fût question du sport; bien loin de me permettre d'assister à des courses, on avait soin, pendant la semaine d'Epsom, de fermer les rideaux de toutes les fenêtres qui donnaient sur la grande route; on se transportait dans d'autres appartements, et l'on eût considéré presque comme un crime la présence d'un habitant de la maison dans le jardin ou le bosquet qui bordaient le chemin. Oh! cette soif de voir, et plus tard de me mêler à cette foule animée, dont les accents joyeux parvenaient jusqu'à moi, au travers des fenêtres bien closes!

Bientôt, je m'arrangeai à échapper aux règles de la maison, et je réussis à jeter un coup d'œil furtif sur les scènes excitantes de la route, en regardant à travers l'épaisse haie de houx qui formait la clôture du bosquet au bas du jardin. A la fin, ce passe-temps devint pour moi une habitude, et un jour, pendant les courses de Derby, j'aperçus avant le retour de la foule un petit groupe d'hommes qui s'étaient placés droit au-dessous de mon poste d'observation, d'où je ne pouvais être vu ni de la route, ni de la maison. L'un de ces hommes, assis par terre, tenait sur ses genoux une petite planche carrée, sur laquelle étaient posés trois dés à coudre et un petit pois, qu'il agitant avec dextérité, le cachant ou le découvrant avec les dés, tout en parlant avec volubilité dans un jargon inconnu à mes jeunes oreilles. Ses compagnons commencèrent alors à faire de bruyants paris sur le dé où se trouvait le pois, la foule s'assembla autour d'eux, et je devins comme elle un spectateur ardent de l'art mystérieux du jeu des dés.

A cette époque, cet amusement ingénieux et instructif était l'accompagnement obligé de toutes les courses de chevaux, et la loi, si elle ne l'encourageait pas, le tolérât tout au moins, avec bien d'autres abominations. Des escroqueries habituelles aux joueurs, je ne savais absolument rien alors, et dans mon innocence, je ne pouvais assez m'étonner de la stupidité apparente des assistants, qui ne savaient pas découvrir tout de suite sous quel dé se trouvait le pois. J'avais une envie démesurée de faire un signe à ces idiots, et je ne contenais mon impatience qu'avec peine, en les voyant gagner si rarement, tandis qu'il me semblait que j'aurais deviné du premier coup. Ce n'était point par amour du gain que j'aurais voulu jouer aussi; il m'importait fort peu, car nous étions très riches; l'argent était la seule chose qu'on donnât libéralement dans notre maison, et si j'avais estrophié un poney de quatre-vingts guinées, mon père, sans un mot de blâme, m'en aurait donné un de cent livres le lendemain. Non, si je désirais jouer et gagner, c'était pour leur montrer à tous combien j'étais intelligent et adroit, et je trépanais de colère en me voyant hors d'état de prouver ma supériorité à la foule d'imbéciles qui s'agitait à mes pieds. Souvent, depuis lors, je fus témoin de scènes semblables, mais il va sans dire que je ne parlai pas de mes études autour de moi; je me contentai de les ruminer en silence: le résultat ne s'en fit guère attendre.

Dans l'automne qui suivit mon dix-septième anniversaire, il fut décidé, grâce aux conseils de mon précepteur, que je ferais un tour en Ecosse. Il avait persuadé à mes parents, non sans peine il est vrai, que les jeunes gens qui ne quittent jamais la maison paternelle ont toujours un esprit vulgaire, et comme ils avaient la plus grande confiance en M. Tuxford, ils consentirent, après mainte discussion et sur l'assurance qu'il aurait soin de moi, à me permettre la première excursion que j'eusse faite hors de leur surveillance. M. Tuxford, ayant des parents dans le nord, devait passer chez eux le commencement de ses vacances, et il fut arrangé que j'irais le rejoindre à Perth, le chemin de fer n'allant alors que jusqu'à cette ville. Ma mère fit bien quelques objections sur la longue distance que je parcourrais seul, mais M. Tuxford lui prouva qu'il n'y avait pas le moindre danger, puisqu'on ne changeait pas de train jusqu'à Perth, et que d'ailleurs, ajouta-t-il avec une légère ironie, on pourrait au besoin m'enfermer à clef dans la voiture.

Cette année-là des affaires de famille retenaient mes parents à Londres; je crois que sans cette circonstance, ils n'auraient jamais consenti à notre arrangement. Quoi qu'il en soit, je fus conduit à la gare, presque avec un écriteau au cou, et l'on me confia au garde du train de nuit, avec tant de recommandations que j'en étais sur les épines, craignant, dans ma confusion, que mes compagnons de route ne les entendissent. Enfin, le train se mit en marche, et dès le moment où il eut quitté la station, je sentis toute la dignité de ma position. Avec vingt livres sterling dans ma poche, j'étais maître de mes actions pendant une vingtaine d'heures, et je jouis pleinement de cette première excursion et de ma liberté.

J'arrivai à Perth le lendemain, à quatre heures de l'après-midi; tous les incidents du voyage ayant été prévus à la maison, je devais être reçu à la gare par M. Tuxford, prêt à m'entourer de sa protection; mais, à mon extrême contentement, je ne pus l'apercevoir nulle part en arrivant. Enfin, après l'avoir attendu un temps suffisamment long, je réunis mes bagages et me fis conduire avec des airs de comte à l'hôtel où nous étions convenus de descendre. Quand j'y arrivai, on me demanda si je ne me nommais point Elton, et sur ma réponse affirmative, on me remit une lettre de mon précepteur. Elle ne contenait que quelques mots, pour m'avertir qu'il lui était plus commode de me rejoindre à Dunkeld, pour où la malle partirait le lendemain de l'hôtel. Il ajoutait: « Je ne pense pas que vous preniez une crise de nerfs à la perspective de faire seul ce petit voyage; il ne présente pas la moindre petite difficulté, sans cela je ne me serais pas permis de changer notre itinéraire. Vous descendrez aux Armes d'Athol, et si je n'étais pas encore arrivé, vous ordonneriez le dîner pour sept heures; je serai, en tout cas, à l'hôtel en ce moment-là; nos chambres sont déjà assurées. »

(La suite au prochain numéro.)

Une indemnité de 10 milliards.

Dix milliards (10,000,000,000)! rien que ce chiffre donne le vertige.

Cette somme en argent pèserait un million de quintaux et il ne faudrait pas moins de 10,000 wagons portant chacun 100 quintaux pour la transporter.

La hauteur d'une pile d'écus de dix milliards serait de 1000 lieues et ces pièces placées horizontalement l'une à côté de l'autre formeraient une ligne de plus de 15,000 lieues, soit plus d'un sixième de la distance de la terre à la lune.

La production d'intérêt serait d'environ quinze francs huitante-cinq centimes par seconde!

En comptant 20,000 francs par heure et travaillant 10 heures par jour, il faudrait à un homme 136 ans, 11 mois et 25 jours pour vérifier ce groupe colossal. 50,000 hommes seraient nécessaires pour faire ce travail en un seul jour.

Fondus, les écus de dix milliards donneraient un lingot d'environ 170,000 pieds cubes, soit une colonne cylindrique de 20 pieds de diamètre sur 550 pieds de hauteur.

Enfin, le nombre des écus serait suffisant pour paver, à 10 pieds de largeur, une route directe de Paris à Berlin.

Sur une population de 40 millions d'habitants, cela fait une contribution personnelle de 250 francs.

Sauf erreurs.

Thermes-de-Lessus, février 1871.

L. C.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.